



La bohème rimbaldienne de frangins aux franges de la société

Qui sont Roman et Sifredi, que le documentariste nantais Vincent Pouplard, saisit d'abord comme de pures apparitions, surgies des limbes de la réalité ordinaire ? Des frères jumeaux d'à peine 20 ans, ayant fui leur foyer, vivant depuis dans ces recoins du monde social où les regards du commun ne se posent jamais : garages vides, appartements abandonnés, baraques condamnées, squats temporaires, cabanes de fortune. Ils traînent avec d'autres gamins égarés en une bande informelle qui, entre menus larcins et séjours en garde à vue, ne fait rien d'autre qu'échapper par tous les moyens à ces « droits chemins » sur lesquels notre société pousse ses jeunes.

Dire d'eux qu'ils sont des marginaux, c'est déjà se positionner par rapport à un centre que la caméra prend soin de ne jamais occuper. « Nous sommes les rebelles/(...) Nous ne nous laisserons pas prendre », peut-on entendre, lorsque résonne sur la bande-son une reprise au piano d'une chanson du groupe punk Bérurier noir.

De cette rencontre avec une jeunesse à part, avide de s'inventer ses propres espaces de liberté, Vincent Pouplard tire un documentaire inspiré et bouillonnant, lui-même émancipé des codes habituels du genre. Aux modalités rebattues de la captation et du témoignage, le cinéaste substitue une sorte de jeu polymorphe avec ses personnages, une interaction rebondissant des deux côtés de la caméra, pour ne jamais emprisonner ceux-ci dans une image ou un rôle établi. Ainsi, la plongée attendue dans l'univers du vagabondage cède le pas à une figuration plus ouverte, plus rêveuse et heureusement plus instable.

Ce qui frappe d'emblée, c'est le goût de la langue qui se manifeste dans les échanges des deux frères, entre eux et avec les autres, et que Pouplard fait d'abord entendre

comme une suite de récitatifs. S'ils emploient le phrasé vif et sec de la rue, c'est pour jouer sans cesse avec les mots et les assonances : versés dans la musique rap, ils grattent des textes sur un coin de table, se les récitent, puis s'amuse à surfer sur les registres de langage, lâchant soudain sentences ou impromptus, scandant des formulations inédites, sondant les gouffres du sens. Pouplard décèle chez eux une forme de poésie spontanée, à la fois populaire et rimbaldienne (car nomade), d'autant plus belle qu'elle reste ignorée de tous et s'exprime par pure gratuité. Chez eux, le français, bien qu'hirsute, palpète parfois plus intensément que dans les cercles autorisés.

Le plus beau reste encore la façon dont le cinéaste les filme par éclats désordonnés, attentif avant tout à leurs gestes, à leur mobilité générale, la caméra accompagnant les emardées des corps, caressant par moments les épidermes, dans un élan chorégraphique empreint d'une sensualité flottante. Ces grands gamins font mine de s'affronter, se mesurent et se chamaillent, faisant perdurer en eux l'état d'enfance le plus longtemps possible. On sait gré à Pouplard de laisser les aspects les plus sordides de leur errance au seuil du film (incarcération, délinquance), pour n'en prélever que des éclairs de beauté et, à travers, eux un certain état de jeunesse, comme immortalisée en son glorieux désir de liberté.

Plus le film avance, plus les deux frères s'isolent : partis vivre dans les bois, ils grimpent aux arbres, construisent une cabane, se font griller des marrons. Ils semblent alors rejoindre un état de nature qui apparaît bientôt comme le dernier stade d'une fuite hors d'un monde terriblement décevant. L'enfance à la source de laquelle ils cherchaient à remonter n'était autre que celle-là même de la civilisation.